

## Ulysse Landry. *L'Espoir de te retrouver* (Poésie).

Moncton : Les Éditions Perce-Neige, 1992. 68 p.

Poète autant que musicien, Ulysse Landry renoue ici avec la poésie, conjuguant à son imagination un charme mélancolique bien dénoté par les couleurs de couverture, rouge et gris ; comment, d'ailleurs, retrouver qui que ce soit dans cette foule immense, dans cette masse confuse sans identité spécifique, que figure la photo de couverture ?

Né et élevé auprès de la forêt et de la mer, Landry a évidemment un sens d'affection pour la nature à laquelle s'oppose l'humanité « crassée ». Sa poésie tombe dans deux catégories : des poèmes personnels et des textes plus universels, touchant à l'amour, à la douleur, à la corruption. L'imagination du poète erre à travers un labyrinthe d'attitudes sans chercher à établir un système philosophique cohérent. Le poète, dès sa naissance — mais Landry n'y voit pas de malédiction baudelairienne — est condamné à être un rêveur, mené plus par ses émotions et les vibrations de l'univers qui l'entoure que par une cohérence rationnelle qui le convaincrerait de valeurs absolues et sûres :

Dans l'ouverture du temps  
Qui m'est allouée  
De la naissance à la mort  
Je passe mon temps à fabriquer des rêves  
Qui coûtent les yeux de la tête (7).

La fin des certitudes, c'est aussi l'adieu à une génération qui a trop cru, sans doute, dans des buts collectifs. « Pour la cause » marque bien, à cet égard, le passage qui s'effectue dans le discours poétique acadien entre les années 1970 et les années 1990, entre une parole qui se serait voulue collective, et l'inévitable individualisme de la parole poétique :

La fête était immense  
Dans nos têtes d'innocents  
C'était à l'époque de l'espoir  
Quand le désordre courait encore les rues

On avait beau nous dire  
Que c'était peine perdue  
Nous étions si sûrs  
D'avoir raison (10).

Immobiles, silencieux, seuls, les êtres qui peuplent les poèmes de Landry sont cependant sensibles, avant tout, à l'amour : le lyrisme au quotidien, souvent dénoncé par une certaine poésie acadienne contemporaine, prend ici valeur de refuge, de lieu par excellence où la voix pourrait s'abolir dans la douceur des choses :

Pourquoi toujours parler  
Du côté noir de la vie  
Pourquoi toujours pointer  
Du doigt les taudis...  
Quand un peu d'amour  
Suffirait peut-être à me faire taire (48).

Certes, la vie amoureuse n'est pas la panacée universelle (comme on le voit à la lecture de « Passage Amoureux » ou de « Vie de ménage »), et il n'y a pas, en définitive, d'espoir absolu ; en fait, la lucidité amènerait peut-être même à penser que l'on ne trouvera jamais ce, ou celui ou celle, que l'on cherche. Mais la poésie, précisément, permet de masquer le vide :

Je t'ai cherché dans les rues désenchantées  
De Moncton à Montréal  
Des montagnes glacées du Grand Nord  
Aux forêts calcinées du Brésil...  
...je ne connais pas tous les secrets  
Pourtant je garde l'espoir de te retrouver  
Pour ne pas avoir à envisager  
Le vide que ça laisserait (60).

Ce « tu » que le poète poursuit à travers tout son dernier texte, le très beau « L'espoir de te retrouver, » serait-ce, en définitive, son propre visage, à travers le temps ? La parole ne se justifie-t-elle pas que si, au bout du compte, elle arrive à maîtriser, ne serait-ce que l'instant d'un poème, le temps ?

**Freda Larade-Van Feggelen**  
*Université Acadia*